

Hommage à Tonton Toutou Nay, le 22 août 2012

Je me suis senti en devoir de dire quelques mots aujourd'hui pour évoquer en quoi et comment tonton Toutou a traversé ma vie.

Je sais qu'il accordait une grande importance à ce dont il va être question et que je dévoile d'emblée comme étant son engagement communiste et je veux dire ici combien l'engagement communiste de tonton a compté dans l'orientation de ma vie.

A vrai dire j'ai toujours eu une propension à me situer du côté des exploités et des opprimés. J'ai toujours préféré les indiens aux cow-boys et à l'heure de la guerre d'Algérie, dès que je fus en situation de comprendre l'essentiel, j'ai souhaité la victoire des colonisés. Sans doute cette tendance « naturelle » était-elle alimentée par une culture familiale que mon grand-père Emile avait inaugurée dès avant la Grande guerre et développée au début des années 1920 lorsqu'il dirigeait le syndicat des ouvriers ébénistes de Nay, adhérent à la CGTU, autrement dit à la centrale syndicale révolutionnaire d'alors. Ce syndicat organisa une longue grève en 1926 qui se termina sur un succès complet des ouvriers, mais, passé la grève, une liste noire interdit les usines de la Région à ceux qui avaient fait plier le patronat. C'est ainsi que mon grand-père devint artisan.

Communiste après le congrès de Tours il lisait depuis toujours *L'Humanité* et usait du mur du 37 côté Saint-Martin comme d'un panneau d'affichage et une faucille et un marteau croisés ornaient l'atelier. En 1935, à l'occasion d'une élection municipale partielle il avait rejoint l'équipe municipale de Font populaire dirigée par le Docteur Stanislas Soumireu-Mourat. Vichy allait dissoudre la municipalité et déchoir mon grand-père de son mandat.

La situation économique résultant de la guerre étouffa bientôt son activité d'artisan et il trouva à s'embaucher à l'Arsenal de Tarbes. La répression anticomuniste le chassa de son emploi et il survécut en trouvant de l'ouvrage chez un patron ébéniste tarbais. En juin 1944 il rejoignit le deuxième maquis de Nay.

Si j'ai, un peu longuement parlé de mon grand-père, le beau-père de Toutou, pour la période qui court jusqu'à la Libération, c'est parce que Toutou rappelait souvent l'influence qu'il avait reçue de lui. Influence qui s'ajoutait à celle issue de sa propre

famille puisque son père François employé des chemins de fers du sud-ouest, adhérent à la SFIO avant la guerre avait, ainsi que sa femme Jeanne, rejoint le Parti communiste en 1945. A Orthez où ils résidaient, Jeanne avait acquis des responsabilités publiques (elle fut conseillère municipale de 1945 à 1951) et était devenue une dirigeante de l'Union des femmes françaises. Toutou, passé le certificat d'études, avait pour sa part rejoint en 1937 l'école militaire des apprentis de la marine à Lorient où il avait appris durant trois années le métier de chaudronnier-soudeur. Lors de la défaite, le voilà avec toute sa promotion, en route pour l'Angleterre. Six mois plus tard c'est l'Afrique du nord puis la base aéronavale d'hydravions de l'étang de Berre en Provence.

Arrivé à la fin de son engagement, Toutou quitte l'armée et, menacé du STO, se cache à Orthez puis à Bordeaux, où il survit en travaillant de façon semi clandestine.

Au lendemain du débarquement il retourne à Orthez puis rejoint Tarbes où il intègre un groupe de résistance bientôt incorporé dans le régiment de Bigorre et participe aux combats de Charente et de la poche de Royan.

Démobilisé à Bordeaux à la fin de la guerre il trouve à s'embaucher à Bègles dans une entreprise métallurgique (la SNCASO) et y reste deux années. 1945 est aussi la date de son adhésion à la CGT et au Parti communiste.

En 1947 il quitte Bègles pour l'usine encore modeste de Turbomeca à Bordes et prend rapidement des responsabilités syndicales. En 1948 il est délégué du personnel (il le restera dix ans) et aussi secrétaire du syndicat (de 1948 à 1953). A ce titre il est l'un des dirigeants de la grève de septembre-octobre 1951 sur les salaires qui voit les ateliers occupés jour et nuit durant huit jours et aboutit à un relèvement du taux des salaires de base de 15%. Le rôle qu'il a joué dans cette lutte conduit à ce qu'on lui propose l'année suivante de prendre la direction de l'union départementale CGT. Ayant, pour des raisons familiales, refusé la proposition, il continue d'exercer des responsabilités au sein de l'usine de Bordes (il est secrétaire du comité d'entreprise de 1958 à 1967) mais aussi au sein de la caisse de sécurité sociale de Pau dont il sera administrateur durant la même période.

Je viens de dire d'une manière sommaire ce que fut le parcours militant de Toutou jusqu'en 1967 et avant de revenir sur cette dernière date je veux, pour m'en tenir à la raison d'être de mon intervention, évoquer comment je percevais tout cela et

comment ce que je percevais a influencé la trajectoire de ma vie.

Jusqu'au début des années 1960, j'ai habité avec mes parents au n° 49 de la côte Saint-Martin qui accueillait mes grandes tantes et grands oncles paternels, les familles de trois des cinq enfants d'Emile et de Joséphine ainsi que la nombreuse famille de Sylvain et d'Alphonsine Lacrampe. Ce furent des années de grande fraternité et solidarité. Ma mémoire d'enfant est arrimée à la communauté que nous formions Maryse, Serge, Marie-Josée et trop brièvement la petite Denise en connivence quotidienne avec Dédé, Margot, Marinette, Monique, Danièle et Riri Lacrampe qui étaient nos grands frères et sœurs.

C'était un univers d'ouvriers. De cette classe ouvrière modeste voire pauvre mais solidaire dont la conscience de classe était aigüe. Dans ce groupe humain Toutou se détachait par son engagement syndical et politique. Il y a quelques semaines des cousins que j'ai à Marseille me disaient qu'il y avait sur les murs de l'appartement de Toutou et Marie-Thérèse un portrait d'Henri Martin, ce matelot communiste emprisonné pour son action contre la sale guerre d'Indochine. Dans le quartier du Haut-de-Nay, l'action pour la libération d'Henri Martin était très concrète et se traduisit un jour de course cycliste par un incident qui est resté dans les mémoires. Toutou et Popaul Lagrave qui habitait la maison faisant face au 49 avaient tendu une banderole exigeant la libération d'Henri Martin. La brigade de gendarmerie était assez piteusement intervenue et avait du subir les quolibets des habitants.

Je me souviens qu'en 1958 les enfants du 49 avaient confectionné des pancartes de contreplaqué où figurait, en lettres grasses un grand « *NON* ». Nous nous postions devant le portail et criions aux passants et aux quelques automobilistes « *Non à la constitution !* ».

Cette politisation de notre enfance était un fait. Je me souviens de la fabrication de la colle pour les affichages, des tournées de vente de *L'Humanité*, des angoisses qu'il y avait les jours de manifestations à Pau où de rudes accrochages se produisaient parfois avec des éléments d'extrême droite. Je me souviens de la montée de l'atmosphère de terreur au temps de la guerre d'Algérie et de l'OAS, de l'attaque des parachutistes contre la Bourse du travail à Pau en 1958, du plasticage de la Librairie du parti communiste toujours à Pau, des menaces que Toutou avait reçues et qui conduisirent à quelques précautions : la fenêtre de

la chambre restait entrouverte la nuit et une protection physique lui fut assurée quelques temps.

En 1962 se déroula une importante manifestation à Nay contre l'OAS. Ce fut ma première manifestation. La famille y était très représentée. J'étais impressionné par les banderoles, la ligne de tête (pourtant bien modeste) du service d'ordre où se tenait Toutou, et surtout par les slogans criés. J'ai marché ce jour là entre mon père et mon grand-père qui était très atteint par un cancer en développement rapide. On scandait « *OAS assassins !* », « *Indépendance pour l'Algérie* ». A un moment mon grand-père a lancé le vieux mot d'ordre des années 1930 : « *Le fascisme ne passera pas !* ».

J'ai envoyé le lendemain, sans en parler à quiconque, mon adhésion à la Jeunesse communiste. Je n'avais pas encore treize ans.

Cette imbrication de mon enfance dans les engagements communistes se réalisait ainsi mais j'étais taraudé par le besoin d'apprendre. Je lisais *L'Humanité* autant que possible et j'y ai appris infiniment. Mais il me manquait tant de choses. Toutou avait quelques livres que j'ai dévorés. Je me souviens notamment de *Fils du peuple* de Maurice Thorez et de *La révolte de la mer noire* d'André Marty, de *l'Histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'URSS*. Ces livres ont beaucoup compté pour moi même s'ils étaient, je le sais aujourd'hui bordés de bien de défauts. Mais ils me donnaient quelques repères. J'ai bien sur bientôt complété ces premières lectures mais elles ont été les premières et à ce titre inoubliables.

Il y eut un quatrième livre qui eut une importance considérable, le *Manifeste du parti communiste* de Karl Marx et Friedrich Engels. Toutou me l'avait donné dans son édition de 1948, autrement dit l'édition du centenaire. Je l'ai précieusement conservée comme le souvenir d'un formidable éblouissement. Le *Manifeste* m'éclairait dans la compréhension des logiques de développement des sociétés humaines et faisait claquer le drapeau rouge de la révolution à accomplir. J'ai appris dans cette édition du *Manifeste* l'essentiel de ce qu'il faut savoir pour se guider dans la vie. J'en sais des pages entières par cœur, non par manie de type religieux mais parce que chacun des mots de ce texte d'immense portée compte et que je ne voulais pas galvauder la pensée.

Voilà donc en quoi Toutou m'a aidé à engager la traversée de ma vie.

Mais il me faut maintenant vous dire quelque mots de l'année 1967, dont je n'appris que bien plus tard ce qui y était advenu pour mon oncle.

Vous avez sans doute remarqué que l'engagement de Toutou dans le champ syndical s'était interrompu cette année là. Ce fut aussi le cas dans le champ politique.

Quelles sont les raisons de cela ?

Voici les faits : en 1967, Pierre Messmer, alors ministre des armées visite Turboméca. A la demande du comité d'entreprise le secrétaire est autorisé à s'exprimer lors de la réception officielle organisée dans l'usine. Toutou s'acquitte de cette tâche et expose les propositions de la CGT en insistant notamment sur la nécessité de produire pour l'aéronautique civile. Cette intervention fait mouche.

Une réception officielle est annoncée pour le lendemain au Casino de Pau. Les secrétaires des CE de Bordes, Tarnos et Mézières sont conviés à y assister. La majorité du CE de Bordes est favorable à la participation, mais des militants du PCF ont une opinion contraire et s'appuient sur le soutien que leur apporte la Fédération. Toutou consulte les secrétaires des CE de Tarnos et de Mézières qui lui indiquent qu'ils se rendront à la réception. Dans ces conditions (majorité du CE favorable, participation des secrétaires des CE de Mézières et de Tarnos), Toutou se rend à la réception du Casino.

Le lendemain il est convoqué à la Fédération du parti et son attitude sévèrement mise en cause. L'affaire ne demeure pas interne. Toutou très choqué décide de quitter le parti communiste et d'abandonner tous ses mandats. Il reste adhérent à la CGT.

Je dis aujourd'hui ce qui est advenu en 1967 parce qu'il faut bien évoquer les brûlures de la vie et que tonton Toutou m'a souvent et longuement parlé de ce qui fut une grande blessure. Malgré ce qui s'était passé il restait fondamentalement communiste et se montrait attentif à ce qui se passait au sein du Parti.

Quelques semaines avant le 1^{er} tour de l'élection présidentielle il me disait : « *Nous avons traversé trois décennies noires mais voici que souffle un vent nouveau* ». Je lui ai dit : « *Oui, le drapeau rouge se remet à flotter* ». Il m'a répondu : « *J'en suis bouleversé* ».

Voilà ce que je me devais de dire comme paroles d'adieu mais je laisserai comme conclusion ces quelques mots que m'a fait parvenir Anne-Marie Larrodé qui est la secrétaire de la section

de Nay du parti communiste que des impératifs familiaux empêchent d'être là.

Mon cher André

Je ne puis pour des raisons familiales être présente lors de l'hommage qui sera rendu à Charles Bonnet. Je souhaite simplement que tu dises à sa famille combien ma peine est grande.

Je sais, parce que tu me l'as dit, ce qui s'est passé en 1967 et qui a été inadmissible. Charles/Toutou n'a jamais cessé de figurer dans notre cœur communiste. »

A Maryse - qui a été ma grande sœur - à Michel, Stéphane, Mylène, Migot voici ce qu'il m'est apparu important de vous dire.